

Le tragique sauve-t-il la vulgarité ?

J'ajouterai que l'histoire de la peinture, ces cinquante dernières années, a enregistré des manifestations de ce genre et que sur un pur plan plastique, Lavie n'a pas de sens et qu'il ne veut d'ailleurs pas en avoir ; il se situe sur un plan philosophique, c'est pourquoi je le juge si durement, car il fait comme si son geste avait de l'importance, alors que pour une conscience d'adulte qui, justement, veut vivre malgré l'horreur de la mort, la réalité commence avant cet adolescent attardé.

Par contre, ce que je voudrais dire, c'est qu'il y a un certain nombre de manifestations à Paris où des artistes qui savent qu'il y a eu la Guerre d'Indochine et que cette guerre se prolonge, qu'il y a des esclaves dans le Moyen Orient, que l'Afrique est en gestation, enfin des artistes qui lisent les journaux, continuent à peindre, non pas dans une tour d'ivoire, non pas en fermant les yeux, mais parce que le geste de peindre est quelque chose d'essentiel, qui est une preuve d'espérance, qui est une preuve de la réalité de la vie et que mettre des formes et des couleurs sur une toile a un sens profond, sur le plan du destin personnel, comme du destin collectif, et que transmettre un message de l'espérance, c'est sans doute ce qu'il y a de plus essentiel pour un être humain qui se juge en tant qu'être humain.

Je retiendrai 3 expositions extrêmement différentes. Il y a d'abord celle de Deborah Remington, à la Galerie Speyer. Il y a celle de Vasco Costa, à la Galerie de l'Université, et il y a celle de Mordvinoff, à la Galerie 9, qui me pose de vrais problèmes.

Deborah Remington crée une sorte de fantastique dans les formes et dans la gradation de ses couleurs, et si l'on ne savait pas que ce créateur est une femme, rien dans sa peinture ne nous le révélerait à mon avis, dans la mesure où c'est une création virile qu'elle nous présente, dans la mesure où elle nous transpose immédiatement dans son univers et où elle nous permet à travers sa sensibilité d'être ailleurs ; cela ne veut pas dire hors du réel, mais d'être dans une voie d'enchantement, dans une voie où personnellement je me meus avec un certain bonheur et qu'elle a, sur un plan plastique, transposée à une sorte de géométrie, tout en la maintenant organique, et où elle me montre qu' derrière les apparences, il existe d'autres uni-

vers parallèles. Après tout, dans l'univers de Remington, il pourrait exister des êtres humains pour lesquels 2 et 2 ne ferait pas 4, où le mystère serait en permanence et où nous pourrions respirer autrement qu'avec de l'oxygène.

Avec Vasco Costa, je suis dans une sorte de lyrisme tâchiste, un enchantement des couleurs, une volonté un peu orgiaque, qui me met en communication avec une réalité qui dépasse aussi les structures ordinaires et où je sens l'âme d'un être.

Mais, je voudrais m'attacher davantage à parler d'un peintre : Mordvinoff, que j'ai longtemps considéré comme un peintre secondaire, sur le plan de la valeur plastique et qui, par une sorte de sexualité exacerbée, m'avait paru un peu infantile. Il peint des sexes, des femmes aux jambes écartées, qui portent une fleur entre les cuisses ; on voit notamment, dans son exposition, un enfant à genoux devant le ventre de celle qui pourrait être sa mère ; il a également peint un homme à la face lépreuse et ravagée, portant une fleur derrière l'oreille, et, dans toute son œuvre, il y a une sorte de juxtaposition de la beauté et de l'horreur, de la force vitale et de la mort.

Il y a quelques mois, d'ailleurs, ce peintre s'est donné la mort, pour des raisons qui nous échappent et qui n'ont peut-être rien de plastique, mais cette situation place évidemment son œuvre dans une aura un peu spéciale et nous amène à nous interroger, pour rester dans le sens de notre dialogue, sur ce qui fait qu'un homme, à un certain moment de sa vie, décide de peindre ou décide de se donner la mort. Je crois que c'est pour les mêmes raisons inversées : un artiste peint pour faire la balance, à mon avis, avec toutes les forces de la mort, et il se tue lorsque cette balance est inégale. C'est beaucoup de présomption pour moi de prétendre que Mordvinoff s'est tué parce que sa peinture ne rendait pas compte suffisamment de sa vie, mais je ne serais pas loin de le penser.

En tout cas, il pose le vrai problème, et c'est en cela qu'il paraît exemplaire. Sa dernière toile représente un cheval couché sur lequel une femme est assise et dans un cadre, nous voyons la tête du cheval qui tente de vivre, qui tente de s'évader et qui porte une corde à son cou. Je crois que tous les êtres humains sont dans cette situation. Nous sommes tous



Vasco COSTA : Dans le prolongement de l'abstraction lyrique, une nouvelle manière d'appréhender la nature.

mortels nous avons tous envie de vivre, et il s'agit, sans arrêt, de réagir contre les forces de mort pour affirmer les forces de vie. Un artiste est celui qui affirme les forces de vie, malgré la mort, malgré l'absurde et je crois que ces 3 expositions, à des titres divers, sont intéressantes dans la mesure où elles nous permettent de nous interroger, de dépasser notre condition ordinaire et de trouver des lignes de force.

J.-J. L. — Je crois qu'il serait inutile et beaucoup trop long de reprendre ce que tu as dit. Il y a beaucoup de choses qui me semblent très pessimistes, j'aimerais, pour ma part, terminer — car il faut bien terminer — par une plaisanterie :

Ces femmes que Mordvinoff peignait s'appelaient « Pénélope ». Alors, je me dis : Ou bien Ulysse était bien triste d'être obligé de rentrer à la maison pour trouver une Pénélope comme cela. Ou bien, s'il avait su, il courrait encore, parce que cette vision de la femme, telle que l'avait Mordvinoff me paraît assez affligeante et d'une rare vulgarité !

A. P. — Oui, il est bon de souligner que dans son cas, sa peinture est inférieure à sa démarche et que ce n'est pas, personnellement, ce que j'attends de l'art.

Je me voudrais de terminer par une plaisanterie parce que le coup de revolver, dont on entend la résonance en visitant cette exposition m'empêche de rire, mais dans la mesure où cette peinture, un peu dérisoire, pose un problème fondamental, elle me paraît intéressante, quitte à tourner la page très vite. Je crois que l'avant-garde est menacée du coup de revolver et qu'elle ne vaut pas beaucoup plus cher que la peinture de Mordvinoff dans son ensemble. Si j'osais, je dirais qu'il y a des coups de feu qui se perdent !